

ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DE LYON

Année scolaire 1924-1925 — N° 31

LE CHEVAL DE TROUPE DE CAVALERIE

THÈSE

PRESENTÉE À LA FACULTÉ DE MÉDECINE
ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 4 Juin 1925

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR VÉTÉRINAIRE

par M. le Vétérinaire Major de 1^{re} Classe

ALBERT LARDEYRET

NÉ LE 14 MAI 1874 A FORCALQUIER (BASSES-ALPES)

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

(CROIX DE GUERRE AVEC FOURRAGÈRE)

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

CHEVALIER DU MÉRITE AGRICOLE



FORCALQUIER

IMPRIMERIE CH. TESTANIÈRE, Bd. Latourrette.

1925

LE CHEVAL DE TROUPE
DE CAVALERIE

*« L'erreur est la seule chose qui,
en vieillissant, n'acquière pas le droit
d'être respectée ».*

IS. GEOFFROY SAINT-HILAIRE.

PERSONNEL ENSEIGNANT DE L'ÉCOLE VÉTÉRINAIRE

— | — DE LYON — | —

Directeur M. F. X. LESBRE

Directeur honoraire. M. Alfred FAURE

PROFESSEURS :

Physique et chimie médicales, Pharmacie, Toxicologie. . .	MM. PORCHER
Botanique médicale et fourragère, Zoologie médicale, Parasitologie et Maladies parasitaires	MAROTEL
Anatomie descriptive des animaux domestiques, Tératologie, Extérieur du cheval	F. X. LESBRE
Physiologie et Thérapeutique générale, Matière médicale	JUNG
Histologie, Embryologie, Anatomie pathologique. Inspection des denrées alimentaires et des Etablissements soumis au contrôle vétérinaire	BALL
Pathologie médicale, Clinique, Sémiologie, Propédeutique. Jurisprudence vétérinaire	CADÉAC
Pathologie chirurgicale. Clinique. Anatomie chirurgicale. Médecine opératoire	DOUVILLE
Pathologie bovine, ovine, porcine et aviaire. Médecine opératoire. Obstétrique	CUNY
Pathologie générale et Microbiologie. Maladies microbiennes. Police sanitaire. Clinique	BASSET
Hygiène, Agronomie, Zootechnie	BOUCHER

CHEFS DE TRAVAUX :

MM. PORCHEREL, AUGER, LOMBARD, TAPERNOUX, TAGAND

EXAMINATEURS DE LA THÈSE :

Président : M. le Dr Fernand ARLOING, Professeur à la Faculté de Médecine de Lyon, Chevalier de la Légion d'Honneur.

Assesseurs : M. F. X. LESBRE, Directeur de l'Ecole nationale vétérinaire de Lyon, Officier de la Légion d'Honneur.

M. J. CADÉAC, Professeur à l'Ecole vétérinaire de Lyon, Chevalier de la Légion d'Honneur.

La Faculté de Médecine et l'Ecole vétérinaire déclarent que les opinions émises dans les dissertations qui leur sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elles n'entendent leur donner ni approbation, ni improbation.

ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DE LYON

Année scolaire 1924-1925 — N° 31

LE CHEVAL DE TROUPE DE CAVALERIE

THÈSE

PRESENTÉE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE
ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 4 Juin 1925

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR VÉTÉRINAIRE

par M. le Vétérinaire Major de 1^{re} Classe

ALBERT LARDEYRET

NÉ LE 14 MAI 1874 A FORCALQUIER (BASSES-ALPES)

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
(CROIX DE GUERRE AVEC FOURRAGÈRE)

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

CHEVALIER DU MÉRITE AGRICOLE



FORCALQUIER

IMPRIMERIE CH. TESTANIÈRE, Bd. Latourrette.

1925

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MA MÈRE

A MA FEMME

A MES ENFANTS

A MON EXCELLENT AMI

ALBERT CREST

MEIS et AMICIS

A MES JUGES :

M. LE DOCTEUR FERNAND ARLOING, Professeur
à la Faculté de Médecine de Lyon, Chevalier
de la Légion d'Honneur.

M. LE PROFESSEUR F. X. LESBRE, Directeur de
l'Ecole Vétérinaire de Lyon, Officier de
la Légion d'Honneur.

M. LE PROFESSEUR J. CADÉAC, de l'Ecole
vétérinaire de Lyon, Chevalier de la Légion
d'Honneur.

A MON CHEF :

LE VÉTÉRINAIRE PRINCIPAL DE 1^{re} CLASSE
TASSET, Directeur du Service Vétérinaire
du Gouvernement Militaire de Lyon et
de la 14^e Région, Chevalier de la Légion
d'Honneur.

AVANT - PROPOS

Le doctorat est devenu l'aboutissement obligé des études vétérinaires. Je me sou mets aujourd'hui à cette obligation en présentant sous forme de thèse le résultat de près de trente années de pratique vétérinaire militaire dont vingt-cinq passées dans l'arme de la cavalerie.

Pendant cinq ans de guerre, j'ai vécu au milieu des cavaliers d'une glorieuse division de cavalerie. J'ai partagé leurs fatigues, leurs misères, leurs espoirs, leurs déceptions.

Durant cette période d'épreuves, au cours de laquelle l'effort demandé aux chevaux a été parfois considérable, j'ai cherché à apprécier les qualités et les défauts de notre remonte. J'ai pu me rendre compte de l'influence que pouvaient avoir sur la résistance à la fatigue et le rendement au travail, les tares physiques, les vices organiques, le caractère et le tempérament de nos chevaux de cavalerie et estimer ainsi l'importance qu'on devait leur accorder au point de vue pronostique.

C'est l'ensemble de mes observations que je sou mets à l'appréciation de mes juges.

PREMIÈRE PARTIE



I

Le CHEVAL de CAVALERIE
à travers l'histoire

« Dieu a créé le cheval avec le vent comme il a créé l'homme avec le limon. Lorsque Dieu eut créé Adam, il l'appela par son nom et lui dit : « Choisis entre le cheval et el borak. » Adam répondit : « Le plus beau des deux est le cheval. » Et Dieu lui répliqua : « C'est bien. Tu as choisi ta gloire et la gloire éternelle de tes enfants. Tant qu'ils existeront, ma bénédiction sera sur eux, car je n'ai rien créé qui me soit plus cher que l'homme et le cheval. »

ABD-EL-KADER.

L'emploi de la cavalerie chez les peuples de l'antique civilisation grecque date du jour fort lointain où les Grecs épouvantés virent apparaître pour la première fois, dans les plaines de Thrace, semant la panique dans leurs rangs, d'intrépides cavaliers scythes, combattant à cheval sur de rapides coursiers.

Pour se jeter dans la mêlée, les guerriers n'utilisaient jusqu'alors que des chars attelés. C'est dressés sur des chars étincelants d'or et d'argent, dont les roues d'airain reflétaient de mille feux les rayons du soleil, qu'Homère nous décrit les dieux de l'Olympe parcourant les champs de bataille et

nous dépeint ses héros se ruant sur l'adversaire, l'invective à la bouche et la pique au poignet.

Dès que les Scythes eurent ainsi révélé aux Grecs cette utilisation nouvelle du cheval, l'usage des chars de guerre fut peu à peu abandonné et la cavalerie prit un rang important dans les combats. Les nombreuses indications, laissées par Xénophon sur les soins dont le cheval était l'objet, indiquent la place prépondérante qu'avait pris cet animal dans les préoccupations des guerriers de son époque.

Une cavalerie forte devint dans la suite une arme indispensable aux peuples conquérants. C'est par l'appui de sa cavalerie que Rome put assurer ses conquêtes et c'est aussi parce qu'elles étaient en majeure partie composées de cavaliers que les hordes d'Attila réussirent à pénétrer jusqu'au cœur des Gaules et que les troupes sarrasines faillirent anéantir la civilisation chrétienne de l'Occident.

De tout temps, notre pays fut une contrée propice à l'élevage du cheval. Les Gaulois s'y adonnaient avec goût. Charlemagne y installa de nombreux haras dans lesquels il puisait largement pour combler les vides de sa nombreuse cavalerie. Les Capitulaires témoignent de la sollicitude du grand Empereur pour tout ce qui concerne le cheval.

Au moyen-âge, les rivalités féodales qui mettaient aux prises, à chaque instant, suzerains et vassaux, dont l'humeur belliqueuse était surtout faite d'orgueil et de cupidité, contraignaient les seigneurs à équiper et entretenir des bandes parfois importantes de cavaliers. Les besoins en

chevaux étaient grands, aussi chaque manoir, voire chaque abbaye, possédait sur ses terres une multitude de chevaux qui vivaient en liberté jusqu'au jour de leur utilisation.

Plus encore que les guerres féodales, les Croisades, la guerre de cent ans, la passion de la noblesse pour l'équitation contribuèrent à la prospérité du cheval en France. Rois, Princes et Seigneurs prenaient grand plaisir aux rudes fatigues de la guerre et de la chasse. C'était aussi l'époque où chaque gentilhomme ne craignait pas pour plaire à sa dame ou conquérir les charmes d'une gente damoiselle de se livrer aux jeux souvent sanglants des tournois.

On utilisait plusieurs sortes de chevaux. Le *destrier* ou cheval de bataille, énergique, de grande taille, d'allures hautes, était le cheval de combat, tandis que le *palefroi*, de modèle plus réduit, d'allures plus souples, servait de monture pour la route. La douce et élégante *haquenée* était réservée aux dames. A la valetaille et aux manants, était échu le courtaud et vulgaire *roussin* que l'on employait aussi à l'occasion au transport des bagages.

« *Le destrier, dit d'Avenel, était un cheval haut et puissant, de joute et de bataille, habillé de fer comme son maître, peu agréable d'enfourchure sans doute puisqu'on ne montait sur ses grands chevaux — l'expression est restée — qu'en cas de nécessité belliqueuse, chacun préférant les faire tenir en main par des valets et chevaucher à l'aise sur un palefroi.* »

Cette prospérité du cheval en France dura tant que les nobles vécurent sur leurs terres. Son

déclin commença le jour où l'attrait de la Cour des derniers Valois fit perdre à la noblesse son indépendance et transforma les seigneurs en courtisans. Le défrichement des terres incultes, favorisé par Sully et la politique de Richelieu à l'égard des Institutions Provinciales ne furent pas non plus étrangers à cette décadence. Les nobles absents, les manoirs désertés, les haras restèrent vides. Les ressources en chevaux furent vite tarries au point que la cavalerie royale, qui comptait au temps de Rocroi 50.000 chevaux, eut bientôt d'énormes difficultés à recruter ses montures. Les chevaux étaient à cette époque d'espèce si commune et de si faible résistance à la fatigue qu'il fallut en importer à grands frais d'Allemagne et du Danemark.

La grande consommation de chevaux durant les longues guerres de Louis XIV et les nécessités d'une Cour brillante, où le faste des écuries était un luxe obligé, déterminèrent le Pouvoir Royal à prendre des mesures afin d'augmenter la population chevaline et d'améliorer les races. C'est à cet effet que Colbert créa les Haras en 1683.

Cette institution ne donna que de piteux résultats. Inféodée aux naturalistes de l'époque qui professaient la nécessité du croisement de toutes les races, elle égarait la production plutôt qu'elle ne la guidait. Cent ans après sa fondation, Bourgelat se plaignait de la médiocrité des chevaux et de leur pénurie. Lorsque cette administration fut abolie en 1790, elle ne laissa que le souvenir de son incapacité.

Rétablie en 1806 sur des bases judicieuses et pratiques, elle remplit son double but de multi-

plier la production chevaline et de produire de bons chevaux pour l'armée jusqu'au jour où les Emigrés rapportèrent d'Angleterre le goût du pur-sang anglais. Au principe napoléonien de l'amélioration des races françaises par elles-mêmes, la Restauration substitua la méthode du croisement à outrance avec le pur-sang.

« Les premiers résultats présentèrent, comme cela devait être, de nombreux mécomptes, écrit le Général de Lamoricière. Beaucoup de poulains étaient décousus et manqués. Ils étaient généralement plus délicats et plus irritables, plus difficiles à élever que ceux des races du pays. »

Ce n'est qu'après le vote de la loi organique des Haras du 29 mai 1874 que l'on eût chez nous une politique de l'industrie chevaline orientée vers la production du cheval de selle « en conformité du principe de la défense nationale qui est la première raison d'être de cette administration. »

L'Administration des Haras réorganisée ne sut malheureusement se défendre contre l'engouement du pur-sang que beaucoup d'intérêts réunis faisaient considérer comme le seul cheval susceptible d'améliorer les races françaises dans le sens de la vigueur, de l'élégance, de la vitesse et des aptitudes au galop. Les errements précédents allaient recommencer et coûter la déchéance de nos bonnes et vieilles races du pays.

Et pourtant, cette administration aurait pu faire œuvre utile si elle avait cherché à créer par sélection une race de chevaux de galop — analogue au hunter anglais — chez lesquels l'étoffe se serait heureusement combinée au sang. Par une gymnastique méthodique de la locomotion, de la

circulation, de la respiration et par une sélection continue, on serait arrivé à produire d'excellents chevaux de cavalerie. C'était une affaire de temps, de science, de persévérance, qui nécessitait beaucoup de soins, d'études et de sacrifices. Ce travail de longue haleine exigeait de l'esprit de suite et beaucoup de compétence.

La conviction que le pur-sang à la faculté d'améliorer incontinent les races par la richesse de son influx nerveux fit concevoir le cheval de guerre suivant la formule $\frac{\text{pur-sang}}{\text{demi-sang}}$, souvent inversée $\frac{\text{demi-sang}}{\text{pur-sang}}$ et presque toujours altérée $\frac{\text{pur-sang}}{\text{Bichette}}$, Bichette représentant une poulinière quelconque.

C'est évidemment une façon un peu simpliste d'envisager la question. Rêver d'obtenir un produit amélioré par la seule infusion de pur-sang est aussi absurde que de prétendre régénérer l'espèce humaine à l'aide d'une aristocratie spécialement créée à cet effet. Le mieux est encore d'assortir les mariages. En accouplant deux individus de races différentes et souvent étrangers dans leurs affinités, on livre cette opération aux seules chances du hasard.

La spécialisation de l'élevage du cheval de guerre, suivant la formule préconisée, a trouvé de grandes résistances parmi les éleveurs qui craignaient que les chevaux ainsi obtenus, en ne répondant à aucun type d'utilisation courante dans le pays, ne fussent d'une vente difficile dans le commerce en cas de refus par la Remonte. Malgré les nombreux encouragements, décernés sous dif-

férentes formes, les besoins de l'armée n'ont jamais été complètement satisfaits.

En 1914, comme en 1870, la France n'avait aucune réserve de chevaux et il fallut dès les premiers mois de la guerre s'adresser à l'étranger pour combler les vides du rang.

*
* *

De nos jours, l'utilisation du cheval subit une crise grave. Les perturbations économiques, qui ont suivi la guerre, ont considérablement réduit le rôle du cheval comme animal de travail.

Déjà, dans l'industrie et les grandes exploitations agricoles, la traction mécanique tend à se substituer à la traction animale ; l'armée réduit ses besoins et il n'est pas de région agricole où l'élevage du cheval ne cède le pas à la production bovine d'un profit plus immédiat et plus rémunérateur.

Maintenant que le cheval ne constitue plus qu'un moyen mécanique de faible rendement et de moindre rapport, il est menacé de disparaître devant les machines plus puissantes et plus rapides que lui.

Avec cet esprit de mercantilisme qui caractérise notre époque, chacun se détourne avec ingratitude de ce noble animal, qui fut la plus belle conquête de l'homme et qui naguère encore était le plus précieux auxiliaire de l'agriculture, du commerce et de l'industrie.

Malgré la sombre perspective qui se dessine à l'horizon, l'industrie chevaline ne périra pas. Elle évoluera comme elle a évolué au moment du développement de la traction à vapeur qui — en sup-

primant l'emploi d'une nombreuse cavalerie — semblait compromettre à jamais l'élevage du cheval.

Le cheval restera toujours d'une absolue nécessité ; aucun moyen mécanique ne saurait le remplacer. Il demeurera, comme par le passé, le modeste collaborateur du paysan et continuera longtemps encore à tracer de droits sillons dans nos belles campagnes de France.

Et même, si jamais le cheval de travail venait un jour à disparaître, il resterait encore à notre admiration, celui qui hennit au son des fanfares et s'excite au bruit des combats !



LE CHEVAL DE CAVALERIE *pendant la guerre*

« Il ne s'agit plus de se laisser arrêter par de longues distances ; il faut tirer de l'animal tout ce qu'il a de force, d'énergie, de résistance et l'épuisement seul doit servir de bornes à nos exigences. »

COLONEL BONIE — (Fond et vitesse
d'une troupe de cavalerie en campagne).

Parmi les maladies, qui de tout temps au cours des guerres, furent les principales causes de la fonte des effectifs, il faut placer en premier plan la morve et le surmenage.

Pendant la guerre de 1914-18, grâce aux moyens précis de diagnostic que fournit la malléine et à la surveillance active du service vétérinaire aux armées, la morve n'a fait que très peu de ravage. Les épizooties, lorsqu'elles se déclarèrent dans les unités, furent toujours facilement enrayées et les effectifs rapidement nettoyés.

D'après la statistique du service vétérinaire de l'armée, le nombre de chevaux atteints de morve ou contaminés ou gravement suspects au cours de la période comprise entre le 1^{er} août 1914 et le 31 décembre 1918, a été pour l'ensemble de l'effectif de 1 % de la morbidité totale et de 3 % de l'effectif moyen total mobilisé.

« L'étude de la morbidité pour morve a fait constater une très grande poussée sur les effectifs mobilisés au début même de la campagne, suivie d'une diminution d'une régularité saisissante aboutissant à une disparition presque complète au moment de l'armistice.

« Les chiffres de 1914 doivent être négligés ; les moyens et le temps ont manqué pendant la période agitée du début pour constater et noter les progrès de la maladie. Ce n'est qu'en janvier 1915 que la morve a été signalée avec toute l'importance qu'elle manifeste d'emblée.

« En octobre 1918, le nombre des entrées pour morve était tombé à 0.08 ‰ de l'effectif moyen mobilisé, soit un morveux ou suspect pour 12.500 chevaux.

« La proportion des pertes pour morve a été de 35 ‰ de la morbidité pour cette maladie, ce qui signifie que parmi les chevaux inscrits sous la rubrique morve les 2/3 n'étaient que suspects ». (Statistiques du Service Vétérinaire de l'armée).

La cavalerie, à de très rares exceptions, n'eut pas à subir les méfaits de la gale.

Ses pertes — surtout dans les premiers mois de la guerre — n'eurent d'autre cause que le surmenage suivi d'épuisement.

Le cheval supporte mal les privations de toutes sortes et se montre très sensible aux effets déprimants des intempéries et d'un régime alimentaire irrégulier.

Pendant les campagnes du premier Empire, la conservation des effectifs de la cavalerie, que le surmenage décimait dès les premiers jours de la concentration des armées, fut une des principales préoccupations de l'Empereur.

A cette époque, la rareté des chevaux, susceptibles de fournir un travail de vitesse et d'endu-

rance, rendait le renouvellement des effectifs difficile et Napoléon n'avait souvent d'autres ressources pour combler les vides que la réquisition dans les pays conquis et les prises faites à l'ennemi.

L'amaigrissement était rapide et les déchets énormes. Certes, ce n'était pas toujours ces brillants cavaliers aux étincelantes chamarrures et ces fringants chevaux qu'ont popularisés les peintres de l'Epopée Napoléonienne que Murat entraînait à la charge derrière lui. La réalité était moins empanachée.

« Ménagez vos chevaux les plus faibles en faisant faire des reconnaissances par des piquets des chevaux forts et en bon état », écrivait l'Empereur à Murat.

« Faites des prisonniers pour notre cavalerie qui en a grand besoin. Il faut que les cavaliers, dans les pays qu'ils traversent, laissent leurs mauvais chevaux et en prennent de bons ».

« Que des relais de 2 à 3 lieues soient établis pour que les aides de camp puissent remplir leur mission avec rapidité et sans fatigue pour les chevaux ».

En 1805, au moment de la concentration de l'armée du Rhin, les généraux se plaignaient déjà de l'extrême fatigue des chevaux. Le Maréchal Ney écrivait à l'Empereur que les troupes n'avaient fait que dix lieues par jour et que la cavalerie était plus fatiguée que l'infanterie.

Lors de la guerre d'Espagne, la cavalerie abandonna pour surmenage sur les routes de Catalogne 42 0/0 de son effectif.

Au cours de sa retraite sur le Portugal, l'armée de Masséna, qui comptait 8000 chevaux, perdit en

dix jours 112 chevaux par le feu, 102 pris par l'ennemi et 1741 par le surmenage. (Joly) —

*
* *

Nous pensions avant 1914 qu'une cavalerie, rigoureusement entraînée et remarquablement remontée comme la nôtre, serait à l'abri de pareils mécomptes, et pourrait fournir une assez longue carrière sans avoir à renouveler, dès le début des hostilités, d'autres pertes que celles du combat.

Les épreuves d'endurance, par raids de longue portée, semblaient confirmer cette opinion. Elles faisaient espérer que les unités montées pourraient atteindre un degré d'audace et de rapidité sans déchet important.

Les événements du début de la campagne n'ont pas justifié ces prévisions.

Le nombre d'animaux, tombés épuisés sur les routes ou abandonnés dans les cantonnements, a été très élevé. Le chiffre exact n'en est pas connu, car aucune situation médicale d'ensemble n'a été établie à cette époque.

Les statistiques du service vétérinaire de l'armée sont en effet muettes sur le nombre de chevaux, victimes du surmenage pendant les mois d'août et de septembre 1914 qui forment la période active des opérations pendant laquelle le surmenage a atteint la majeure partie des effectifs avec une mortalité très élevée. On peut cependant se faire une idée des pertes survenues à ce moment en se rapportant à la statistique du mois d'octobre 1914, époque à laquelle a pris fin la guerre de mouvement et où l'on a pu procéder au triage des effectifs.

En octobre 1914, le nombre des chevaux traités pour surmenage était de 48.841 avec une perte de 15.256, soit près du tiers. Il serait intéressant de connaître le nombre de chevaux réformés parmi ces 48.841 chevaux surmenés. La statistique vétérinaire du Ministère de la Guerre ne le mentionne pas.

Le déchet par surmenage n'a pas été spécial à certaines unités. On l'a observé dans tous les régiments des Divisions de Cavalerie, dès les premiers jours des opérations de couverture.

Le surmenage des chevaux n'aurait pas eu de conséquence fâcheuse si on ne l'avait pas laissé aller jusqu'à l'épuisement.

La fatigue est rapidement curable. Lorsqu'un repos réparateur survient à temps, elle ne provoque qu'une diminution momentanée du pouvoir fonctionnel des organes. Elle s'aggrave et peut compromettre définitivement l'utilisation ultérieure de l'animal si on impose à cet animal — alors qu'il a déjà atteint les limites de sa résistance physique — un supplément même insignifiant de travail. A ce degré, toutes les fonctions de l'économie peuvent être troublées ; l'élimination des déchets ne se fait qu'imparfaitement et les organes de dépuración ne parviennent plus à défendre l'organisme contre les méfaits de l'intoxication.

Les appareils circulatoire et respiratoire, dont le fonctionnement est solidaire du travail musculaire, ne sont pas les seuls à subir les conséquences de la fatigue fonctionnelle. Le système nerveux y participe pour une large part. La motilité, la sensibilité générale et la coordination des mouvements se trouvent profondément modifiées.

Chez les surmenés extrêmes, le système nerveux, qui est en somme le régulateur de la nutrition, finit par se déclarer en carence. Il ne règle plus l'équilibre organique ; l'assimilation se ralentit ; l'animal maigrit ; son énergie disparaît. L'épuisement organique fait suite à l'épuisement nerveux.

On a trop souvent la tendance à traiter le cheval comme une machine inanimée à laquelle on peut demander sans merci tout ce qu'elle est susceptible de rendre. Or, l'organisme animal, utilisé comme moteur, n'est pas une simple mécanique marchant automatiquement. Il est mis en mouvement par le système nerveux qui produit en quelque sorte les étincelles provoquant les contractions musculaires.

C'est la puissance de l'influx nerveux, la vitesse de la transmission des centres nerveux aux muscles, qui règlent le mode plus ou moins explosif et la fréquence plus ou moins grande de la contraction. Le système nerveux soumet parfois la machine animale à de rudes épreuves auxquelles elle ne résiste qu'à la condition d'y avoir été entraînée progressivement et méthodiquement.

*
* *

En 1914, l'épuisement organique a été moins la conséquence d'un travail exagéré que le résultat d'une continuité d'efforts et de l'abandon systématique des prescriptions réglementaires d'hygiène générale en ce qui concerne l'abreuvement, l'alimentation et le travail des animaux.

Nos chevaux de rang étaient partis en bonne condition de travail et d'entretien au moment de la mobilisation, et pourtant bien avant que la pé-

riode active des combats commençât, la cavalerie avait subi de grosses pertes par fatigue.

Il aurait suffi d'un peu plus de ménagement pendant les opérations de couverture, d'une alimentation et d'un repos plus réguliers, pour maintenir les chevaux longtemps encore dans cette condition. Mais nos cavaliers avaient la hantise de la surprise. Etre constamment prêt à toutes éventualités et surtout ne pas se laisser surprendre étaient à ce moment la conception tactique en vigueur.

Les chevaux, amenés dès la pointe du jour sur le terrain de surveillance, exposés à toutes les ardeurs d'un soleil d'août ou à la violence des pluies d'été restaient bridés et sellés jusqu'au moment où, la nuit venue, on rejoignait le cantonnement.

Des reconnaissances à allures rapides, d'où les chevaux revenaient essoufflés et couverts d'écume, étaient lancées à chaque instant et si le point d'eau était un peu éloigné, la crainte de n'avoir pas tout son monde sous la main en cas d'alerte faisait différer et même supprimer l'abreuvement.

Cependant l'eau est indispensable au cheval. Par la nature du travail qui lui est demandé, par l'activité toute spéciale de son système sudoripare, disposé sur une surface cutanée très étendue, ses déperditions en eau sont toujours abondantes. Il lui est nécessaire, plus qu'à tout autre animal, de les réparer rapidement. Un abreuvement régulier est une des premières conditions de son bon entretien.

La croyance très répandue dans les milieux hippiques, que la résistance du cheval réside exclusivement dans son énergie naturelle et qui fait dire, par métaphore, que le cheval marche avec

son cœur, est une profonde hérésie. Elle a été pourtant la cause du relâchement dans l'attention apportée dans la distribution régulière des repas. Le cheval marche, il est vrai, avec son système cardiaque qui supporte tout l'effort du travail musculaire, mais il résiste avec son estomac. L'aliment est la source de toutes les énergies physiologiques. On peut le comparer au combustible qui alimente les machines à vapeur. Mieux encore, il entretient et répare la machine qu'il actionne.

Pour conserver un cheval en bonne forme, il est donc nécessaire de régler judicieusement sa nourriture. Un organisme, qui n'arrive à réparer qu'incomplètement ses pertes, ne peut fournir une très grande somme de travail. Il suffit de quelques jours d'abandon pour voir se produire le dépérissement d'un animal. On résiste avec la nourriture de la veille, car l'aliment n'est pas immédiatement assimilable. Il lui faut subir la digestion, l'absorption intestinale et diverses transformations intra-organiques avant de pouvoir céder l'énergie qu'il contient. Comme l'homme, d'ailleurs, le cheval n'a vraiment d'ardeur au travail que lorsque son estomac est garni. Le simple contact des aliments avec la muqueuse stomacale paraît stimuler le reflexe excito-moteur.

Or, pendant le premier mois de la guerre, les chevaux restaient à jeun pendant la plus grande partie de la journée. Ils recevaient pour toute nourriture les 2 kilogs d'avoine, vite absorbés, que le règlement prévoyait dans le paquetage. La ration n'était distribuée que dans la soirée et même parfois très tardivement, après le retour au cantonnement et dans des conditions qui entraînaient très

souvent du gaspillage. La plupart du temps, sur les 5 kilogs d'avoine que comportait la ration, la moitié se perdait dans des musettes-mangeoires défectueuses. Le foin déposé sans précaution sur le sol était piétiné, souillé, et sans profit pour l'animal.

Les locaux affectés aux chevaux dans les cantonnements étaient d'ordinaire des installations de fortune : écuries chaudes et mal aérées, hangars ouverts à tous les vents, absence de litière, sol irrégulier ou rocailleux. Ces installations n'offraient pas aux animaux un confort suffisant pour leur permettre de prendre un repos réparateur. Restant sellés toute la nuit, serrés les uns contre les autres, il leur était impossible de se coucher. Malgré la disposition, toute particulière au cheval, du système anatomique des membres qui soustrait à l'effort pendant la station la masse des muscles extenseurs et fléchisseurs, la position debout n'est pas forcément favorable au repos complet. Le décubitus seul, en assurant le relâchement de tous les muscles du tronc, est propice au sommeil. C'est dans le calme de la nuit que l'organisme ralentit le mouvement de désassimilation et reconstitue ses réserves pour le travail du lendemain.

Tout ce qui peut troubler la quiétude est une cause de fatigue. Il en est une notamment, qui hâte et accentue la dépression organique, c'est la douleur physique. Les souffrances aiguës, endurées par ces nombreux chevaux qui continuaient à peiner sous le cavalier malgré de profondes blessures du dos, ont encore précipité chez ces malheureux le mouvement d'épuisement.

Le cheval ne possède pas, au même degré que l'homme, ce trésor d'énergie morale qui domine la

douleur, augmente la résistance physique et permet d'affronter les plus dures épreuves, de supporter les plus grandes privations. La volonté réfléchie est un ressort puissant qui manque aux animaux.

Alors que sa source nerveuse serait épuisée, l'homme tirera toujours de ses facultés morales l'énergie dont il aura besoin pour produire l'excédent de travail qui lui sera imposé. Il sera plus difficile au cheval de trouver en lui la provision de forces nouvelles qui lui sera nécessaire pour travailler malgré la fatigue. Sa vie est plus végétative, son machinisme plus dépendant des réflexes. Le cheval est néanmoins doué d'une générosité de caractère, d'une puissance de réflexes locomoteurs qui lui permettent de produire un travail énorme, soit en mode de vitesse, soit en mode de masse et de pousser même sa résistance jusqu'à la limite extrême. Mais les différences sont surtout individuelles. On dit de ceux qui résistent le mieux à la fatigue qu'ils ont du fond. Ce fond n'est pas seulement une qualité native ; il est aussi le résultat d'un bon dressage et d'un entraînement raisonné.

« La générosité du cheval n'est pas une figure de rhétorique, recopiée de Buffon, écrit Baron. La preuve la plus dramatique que l'on pourrait citer, c'est que les moteurs insuffisamment nourris convertissent en ration de production partie ou totalité de leur ration d'entretien. Le cheval peut aller sous ce rapport jusqu'à l'abnégation la plus navrante. Non seulement, il se retire à lui-même le pain de la bouche pour le donner à son maître imprévoyant, mais il vide tout son système musculaire végétatif de l'énergie qui y est contenue pour continuer un travail impossible. Il brûle jusqu'à la der-

nière cartouche en puisant dans une giberne que la finalité physiologique aurait dû protéger contre de pareils abus. »

*
* *

A la mobilisation, nous sommes partis avec un effectif composé en majeure partie de chevaux provenant de la région mâconnaise, qui formait la remonte normale du régiment (4^e dragons), de quelques chevaux médiocres du dépôt de remonte de Paris et de nombreux pur-sang, montures d'officiers ou déclassés dans le rang. En fin d'août 1914, les pertes ont été comblées par des chevaux de réquisition.

La résistance des chevaux a été fonction de leur âge, de leur état général d'entretien, de l'intégrité de leurs organes, de l'état d'usure de leurs membres et surtout de leur adaptation à la vie militaire.

En général, tous les chevaux de Mâcon ont assez bien résisté aux fatigues et aux privations des premiers mois de la guerre. Ceux de 5 ans ont montré une endurance particulière à toutes les épreuves. Au-dessus de 10 ans, la résistance des chevaux a été en rapport avec leurs tares et leur degré d'usure.

Il est à remarquer que les chevaux qui avaient été soumis antérieurement à un travail intensif, notamment ceux qui avaient participé aux raids à longs parcours, ont présenté une moins grande résistance que les autres. Les fatigues qu'ils avaient éprouvées au cours de ces épreuves avaient porté une atteinte définitive à leur résistance organique.

Les chevaux de pur-sang ont particulièrement

souffert des privations et des mauvaises conditions de travail. Leur élimination a été rapide.

Quant aux chevaux de réquisition, leur sort fut divers. Les chevaux lourds, massifs, lymphatiques et d'allures lentes, ont fondu rapidement et presque tous ont été abandonnés épuisés le long des routes. Ils n'avaient pas les aptitudes requises pour un service de cavalerie.

Les chevaux du type moyen, qui par leur conformation pouvaient répondre au type cavalier, n'ont guère mieux résisté au début. Le travail qui leur était imposé, auquel ils n'étaient pas préparés, a été la cause d'une usure rapide. Ils auraient sans doute fait preuve d'une plus grande endurance s'ils n'avaient pas changé si brusquement de genre de vie, d'alimentation et de travail. Passant sans transition d'un service de trait à celui de selle, d'une nourriture abondante à une ration réduite au minimum de volume, ils ont éprouvé une déséquilibre physiologique qui a annihilé chez eux les effets de leur rusticité naturelle.

Cette constatation n'a pas lieu de surprendre. Elle montre que l'adaptation au travail a une influence considérable sur la résistance d'un animal. Par l'éducation spéciale des grandes fonctions, l'entraînement amène la réduction progressive de l'effort pour produire le même travail. L'automatisme des réflexes remplace l'acte volontaire. Le cheval marche, trotte, galope ainsi machinalement sans dépense supplémentaire d'influx nerveux qu'imposerait l'effort continu de la volonté.

Déjà avant la fin d'août 1914, l'état des chevaux était lamentable. Ce n'est qu'en novembre que l'on pût procéder par de larges réformes à l'éli-

mination des non-valeurs, des chevaux fatigués, usés, inaptes au service de la selle. Un apport de chevaux neufs renouvela les effectifs.

A ce moment, la cavalerie revint aux saines traditions. Le surveillance de l'alimentation et le confort dans le repos reprirent le premier rang dans les préoccupations des Chefs d'unités.

Tous les chevaux reçus en 1915-16-17, c'est-à-dire pendant toute la durée de la guerre de tranchée, bénéficièrent de cette époque de demi-repos de la cavalerie en tant qu'arme montée pour s'acclimater aux conditions spéciales de la vie du front. Pendant ce long intervalle, ils furent soumis à un dressage rationnel et à un entraînement progressif qui leur permirent de résister plus tard aux dures chevauchées de 1918 (1) — Dans ces randonnées qui portèrent les cavaliers sur tous les points menacés du front avec une rapidité dont on a peu d'exemples dans l'histoire des guerres, pas un cheval ne fut laissé à la traîne. Ces longues séries d'étapes, dans lesquelles les temps de repos étaient courts, se firent toujours à des allures bien réglées. L'alimentation et l'abreuvement ne furent jamais laissés au hasard des circonstances. La ré-

(1) *Marches forcées de la Bresle aux monts des Flandres.* — Du 12 au 15 avril, le 2^e C.C. s'est porté à marches forcées (220 k.) dans la zone d'intervention ne perdant pour ainsi dire ni un homme ni un cheval. Mouvement splendide qui laisse loin derrière lui, pour les effectifs engagés comme pour la rapidité des mouvements, tous les déplacements réalisés dans l'histoire par de grosses unités de cavalerie, même celles de l'Empire. (Extrait de l'Histoire du 2^e C.C. — Général Boullayre).

Dans ces marches, le 4^e dragons n'eut aucun cheval blessé par la selle.

Deuxième bataille de l'Ourcq (31 mai 1918) — Trois jours de marches forcées (215 k.) ont amené les divisions de cavalerie sur le front de combat. (Général Boullayre, loc. cit.)

sistance, dont firent preuve les chevaux dans ces dures journées, fut en partie le résultat de l'observation des règles d'hygiène générale trop méconnues malheureusement en 1914.

Les chevaux récupérés des hôpitaux vétérinaires ne rendirent jamais beaucoup de services durant les opérations actives de 1918. Ils nous arrivaient pour la plupart dans un état général plutôt précaire. Assez mal nourris dans les hôpitaux, dépourvus de tout entraînement, ils fatiguaient beaucoup sous la lourde charge du cavalier. Leur déchet était considérable.

L'envoi de pareils sujets au cours d'opérations actives, sans qu'ils eussent été mis au préalable en état d'embonpoint et en condition de travail, fut une lourde faute qu'il faudra s'appliquer à ne plus commettre à l'avenir.

DEUXIÈME PARTIE



Le CHEVAL de CAVALERIE d'après guerre

Sa conformation — Ses qualités dominantes

« Adhuc sub judice lis est..... »

Le procès est encore devant le juge.....

HORACE.

A la suite de la constatation des déchets importants de la cavalerie dès le premiers mois de la guerre, on s'est demandé s'il n'y avait pas lieu de donner une orientation nouvelle à l'élevage du cheval de cavalerie.

Le cheval de cavalerie, né de la conception militaire d'avant-guerre, issu du pur-sang ou très près du sang, ce cheval que l'on voulait brillant, élégant, d'allures rapides, doit-il être condamné comme trop délicat et incapable de résister aux intempéries et aux privations de la guerre ?

Certains l'ont pensé. Ils estiment, qu'en raison de la réduction apportée dans les effectifs de la cavalerie, le cheval de selle n'entrera désormais que pour une faible part dans les effectifs mobilisés et qu'il n'y a plus lieu d'encourager sa production. L'expérience de la dernière guerre leur a démontré que seul, le cheval de trait léger répondait par ses qualités générales aux nécessités de la guerre moderne et qu'il pouvait convenir à tous les services de l'armée.

Les arguments qu'ils produisent à l'appui de leur thèse ne sont pas dépourvus de valeur.

1°/ Le Cheval de trait léger, qui est le type moyen des races françaises, d'utilisation courante dans le commerce, est susceptible de porter un cavalier à toutes les allures, sur tous les terrains, et d'être employé aussi bien dans la cavalerie que dans l'artillerie ;

2°/ Les débouchés nouveaux, que ce cheval trouvera dans l'armée, rendront son élevage rémunérateur. Sa production se trouvera de ce fait intensifiée. Elle permettra ainsi de créer dans le pays une réserve de chevaux dans laquelle les Remontes pourront puiser en cas de besoin ;

3°/ L'emploi militaire d'un pareil cheval sera une économie pour l'Etat, car il fermera l'écluse des libéralités budgétaires, largement ouverte pour encourager le cheval demandé par les Remontes.

Pour éviter tout nouveau mécompte dans l'avenir, ils conseillent de reconstituer les vieilles races françaises dont les Haras ont altéré depuis fort longtemps les caractères par des croisements inconsidérés.

Mieux que l'infusion de sang étranger, qui contrarie souvent l'heureuse adaptation aux conditions locales, climatiques et telluriques, une sélection judicieuse des reproducteurs, dans la race même, pourra donner aux produits la vigueur, l'énergie, la souplesse, la légèreté d'allures, en somme toutes les qualités recherchées par l'armée, tout en conservant la rusticité naturelle.

Jusqu'à présent, l'administration militaire ne s'est pas laissé convaincre par ces arguments. Elle persiste à croire que le cheval de cavalerie doit être un cheval spécial — onéreux peut-être à produire — mais indispensable à cette arme.

« Une cavalerie qui n'aurait pas un cheval à sa taille et à son image, c'est-à-dire de sang et d'acier, serait une cavalerie châtrée », écrit le Général Blacque-Belair dans la Revue du Cheval de Selle. Phrase claiionnante dont le Général Inspec-

teur des Remontes, Dumas de Champvallier précise le sens en ajoutant : « Les courses sont le crible à travers lequel doit passer l'élite de chaque génération ».

Cela revient à dire que tout appel au sang se traduit par une amélioration et que c'est sur les hippodromes qu'il faudra chercher les étalons comme si les performances de vitesse devaient seules compter parmi les qualités d'un bon géniteur. La zootechnie enseigne qu'il en est d'autres qu'il ne faut pas négliger sous peine d'errer dans la mauvaise voie.

En donnant une place prépondérante aux performances de vitesse dans l'appréciation d'un étalon de pur-sang, on risque de faire un choix détestable. Aujourd'hui plus que jamais, s'impose la recherche des qualités de force et d'équilibre, car l'absence de toute garantie de sincérité dans les courses, dont les résultats sont presque toujours faussés par la pratique délictueuse du doping ou les combinaisons louches des intérêts engagés, a fait perdre à ces performances beaucoup de leur signification.

L'élevage du pur-sang est depuis longtemps une opération toute industrielle recherchant exclusivement ses bénéfices dans les courses en dehors de toute autre préoccupation. Les épreuves sont d'ailleurs conçues dans un but purement spéculatif qui, loin de fortifier la race, tend à l'altérer et à la faire déchoir.

Les courses de fond et de vitesse, les seules convenables pour faire ressortir la valeur d'un cheval et qui avaient fait du pur-sang d'autrefois un puissant animal de ressources inépuisables, ont été à peu près abandonnées ; elles ne sont plus qu'une exception dans les programmes des Sociétés des Courses. On a multiplié au contraire les épreuves de vitesse à faible distance, qui laissent trop souvent une place importante à l'habileté du jockey ou à la chance d'un bon départ. L'organisme des chevaux s'est adapté à ces nouvelles pratiques, qui offrent plus d'intérêt aux parieurs et aux spectateurs.

Les formes se sont affinées ; la légèreté a été poussée jusqu'à la gracilité ; la nervosité s'est substituée à la vigueur. En un mot, le fond a été sacrifié à la vitesse.

L'aspect du paddock fait aujourd'hui regretter l'absence sur les champs de courses de ces remarquables chevaux, dont on admirait autrefois la vigueur, la beauté des formes, la puissance des lignes, l'harmonie des proportions. Le spectacle est devenu d'une triste banalité. De l'exagération de la vitesse sont nés des tares, des vices de conformation, transmissibles par hérédité, et un appauvrissement indéniable de toutes les qualités physiques. C'est la déchéance de la race qui se consomme. Les Courses ne sont plus qu'un jeu de hasard et les hippodromes de vastes tapis verts sur lesquels on jette ses mises.

*
* *

On pouvait supposer avant la guerre que la cavalerie ne serait distraite qu'à de rares occasions de sa mission d'exploration du terrain et de son rôle d'arme de choc dans le combat. Le service des reconnaissances pouvait nécessiter de longues randonnées, dans lesquelles les chevaux devaient faire preuve de fond et d'endurance, et les obligations du combat contraindre à de rapides évolutions, suivies de charge au galop allongé.

Il paraissait logique que l'on recherchât pour cette arme un cheval spécial, jouissant d'un bon degré de sang, d'une puissance musculaire alliée à une bonne trempe, d'allures souples, faciles, rapides et d'un galop coulant et soutenu. A défaut d'un cheval galepeur, qu'une sélection méthodique et persévérante eût pu créer, le service des Remontes préconisa le croisement avec le pur-sang. Ce fut une grave erreur. Le pur-sang est actuellement trop léger et trop délicat pour donner des produits qualifiés pour les services de guerre. Son impressionnabilité, sa sensitivo-motricité ont atteint un tel degré qu'elles le rendent impro-

pre à engendrer de calmes et solides chevaux de troupe.

Des enseignements de la guerre, on peut déduire que le rôle de la cavalerie sera bien réduit dans l'avenir. Il semble même que les rêves de charges à la Murat et de poursuites, lance basse, soient à jamais évanouis !

La cavalerie aura moins besoin dans les temps futurs de chevaux vites que de rustiques porteurs. Le produit du pur-sang ne convient pas à cette tâche, à laquelle nos vieilles races, convenablement améliorées, n'auraient pas failli.

Le cheval qui a le mieux supporté les privations des premiers mois de la guerre est le cheval de qualité moyenne, celui qui ne se dépense pas inutilement et qui de tout temps a constitué le fond de nos effectifs de cavalerie. C'est ce cheval que visait le Général de Brack lorsqu'il écrivait :

« Il faut au cheval de cavalerie une santé robuste et de la vigueur. Il ne faut pas commettre la faute de sacrifier les autres qualités à ce qu'on est convenu d'appeler la légèreté et la tournure. Demander de nombreuses qualités à un cheval de remonte, payé peu cher, c'est vouloir l'impossible et risquer d'obtenir des remontes élégantes en apparence mais dont à l'usée on reconnaît promptement les défauts. »

Ce rustique cheval de qualité moyenne provient de l'élevage ordinaire du pays. On le trouve dans chaque région de production chevaline. Pourquoi ne chercherait-on pas à l'améliorer sans infusion de sang étranger, par simple sélection des géniteurs, de façon à perfectionner les individus sans porter atteinte aux qualités de la race ?

Ce cheval répondra par sa conformation générale au service de l'armée si — indépendamment de son format qui varie suivant son pays d'origine — il possède une solide charpente et une bonne direction des rayons locomoteurs.

Une bonne charpente donne un solide appui à la

musculature, des articulations fortes et une suffisante capacité de poitrine.

Une bonne direction des rayons locomoteurs assure : 1° la régularité des aplombs ; 2° l'obliquité de l'épaule qui commande une élégante sortie d'encolure et prolonge le garrot en arrière, condition d'un bon dessus ; 3° une belle direction de croupe qui offre à la ligne du dos un puissant soutien et au rein une solide attache.

On schématise cet ensemble en prolongeant par la pensée la ligne de direction de l'épaule et celle de la croupe jusqu'à leur point de rencontre. Un cheval aura un dessus d'autant plus solide et bien dirigé que ce point d'intersection se fera un peu au-dessus de la ligne du dos et plus en arrière du garrot. Ce point s'éloignera au-dessus du garrot si la croupe est trop oblique et se portera d'autant plus en avant que l'épaule sera plus droite. C'est alors l'indice d'un dos long, mou et d'un rein mal attaché. Si la croupe est trop horizontale, cette rencontre se fera au-dessous de la ligne du dos et caractérisera un dos mal soutenu et un rein creux.

Ce type idéal de conformation correspond aussi bien au cheval de cavalerie qu'à celui de trait léger, car il ne doit pas y avoir de grande différence de construction entre les deux. Leur spécialisation est surtout une question de dressage.

La production de cette sorte de chevaux, dans laquelle les Remontes ont toujours puisé largement, peut être renforcée si l'administration des Haras consent à encourager les initiatives locales dans cette voie au lieu d'orienter les éleveurs vers d'autres buts.

De tout temps, dans les questions d'élevage, l'initiative privée a obtenu de meilleurs résultats que les administrations d'Etat. L'amélioration des races bovines, dans laquelle l'Etat n'est jamais intervenu qu'indirectement, par des subventions, en laissant aux Sociétés d'Elevage locales toute liberté dans le choix des méthodes, en est un exemple. Ces groupements agricoles,

composés de gens d'expérience connaissant les besoins du commerce et les ressources de leur région — agronomes, vétérinaires, éleveurs, fermiers — ont su orienter la production de leur pays vers deux buts précis : l'amélioration de la qualité et l'augmentation du rendement. Dirigés par des principes raisonnés et heureusement appliqués, ils ont fait prospérer au-delà de toute espérance ces vieilles races bovines du Charolais, de la Franche-Comté, de la Tarentaise, pour ne citer que les régions voisines de la région lyonnaise. Par les mêmes moyens, on a pu fonder des sous-races fort estimées, quoique récentes, telles que la Ferrandaise et la Villars-de-Lans.

Pour les races chevalines, la direction de l'élevage est devenu un monopole d'Etat, détenu par l'administration des Haras, qui a voulu résoudre le problème de l'amélioration par l'infusion de pur-sang ou de demi-sang en généralisant cette méthode sans s'embarrasser des conditions zootechniques indispensables pour la réussite de ce genre d'opération.

« Une longue série de générations, issues du croisement, change de fond en comble la race sur laquelle il s'est opéré au point qu'il soit impossible de la distinguer extérieurement ». (Eug. Gayot). On peut en effet visiter maintenant la plupart des centres d'élevage du cheval à deux fins, parcourir les foires et marchés aux chevaux, examiner les achats de la Remonte, passer en revue les chevaux des régiments, on ne trouvera en majorité que des chevaux dont les caractères de la race originelle ont à peu près disparu et chez lesquels on reconnaîtra çà et là des traces de sang disséminées sans harmonie et souvent coulées dans un modèle décousu. Les races se sont abâtardies et sont devenues un mélange sans physionomie propre.

La méthode de croisement a ses avantages et ses inconvénients. Elle donne de bons résultats quand on fait un choix convenable de reproducteurs ayant avec

la race croisée des rapports de taille, de volume et même quelque identité de forme et d'origine et si on place les produits dans les conditions de soins, d'alimentation et de climat répondant aux besoins de la race amélioratrice. Les descendants des étalons de pur-sang et ceux de ces produits de combinaisons raffinées, qui forment la majeure partie des étalons des Haras, ne peuvent guère prospérer que dans les régions de riche culture. Dans les autres, l'opération est vouée à un échec certain. Nous ne voulons pas rappeler les tristes souvenirs qu'a laissés l'introduction du pur-sang en Auvergne dont Richard du Cantal nous a dit les insuccès. Plus près de notre époque, nous avons constaté une erreur analogue à l'occasion de la présence à la station des Haras de Gap de demi-sangs trotteurs, destinés à l'amélioration d'une race de petits chevaux de montagne, originaire du Champsaur et connue dans la région sous le nom de race de Saint-Bonnet. C'était absolument méconnaître les besoins des Hautes-Alpes, les conditions d'élevage de ce pays et les qualités indéniables de cette bonne race de petits chevaux rustiques, si utiles aux montagnards, aussi sobres que le mulet, d'une adresse remarquable dans les sentiers pierreux de la montagne, auxquels Catinat eut constamment recours dans ses campagnes dans les Alpes et dont il a vanté les services dans ses mémoires. Cette erreur, il est vrai, a été depuis corrigée.

La Remonte, qui est une cliente importante de l'industrie chevaline, a le devoir de redresser les erreurs d'élevage par une action directe sur l'éleveur et sur les Haras. Elle pourrait avoir dans ce sens une influence heureuse si elle s'intéressait davantage à la carrière militaire des chevaux qu'elle a achetés en conservant plus de rapports avec les régiments dont elle est le fournisseur. Elle se rendrait ainsi mieux compte de la valeur des élevages et ce serait aussi le moyen d'apprécier les qualités génératrices des étalons nationaux et de faire

écarter ceux qui donnent des produits médiocres ou franchement mauvais dont les régiments se débarrassent par une réforme prématurée.

Avec le service militaire à court terme, qui ne permet pas de faire des cavaliers expérimentés, capables de tirer parti d'un cheval de sang, le cheval de troupe de cavalerie doit être avant tout un cheval calme, solide sur ses membres, de conduite facile et de bonne santé.

En 1918, les régiments du Corps de Cavalerie Robillot, remontés en majeure partie en chevaux communs et pour la plupart d'origine américaine, ont couvert de longues et pénibles étapes sans pertes. Néanmoins, cette remonte n'était qu'un pis aller et bien qu'elle n'ait encouru aucun reproche au cours de ces épreuves fatigantes, elle n'est pas à recommander, car la production chevaline ordinaire de France permet d'obtenir mieux.

Pour qu'un régiment puisse se mouvoir avec aisance, à des allures régulières, maintenir son effectif dans un état d'entretien uniforme et augmenter par cela même sa valeur combative, il lui est indispensable de posséder une remonte aussi homogène que possible aux points de vue de la taille, du modèle, de la provenance, du degré de sang. C'est une des conditions les plus impérieuses qu'un dépôt de remonte doit s'astreindre à bien remplir.

Le cheval de pur-sang, qui est considéré par les officiers de cavalerie comme le cheval de selle idéal, est un pitoyable guerrier. Son manque de rusticité, son défaut de résistance aux conditions sévères de la vie du cheval en campagne sont connus depuis fort longtemps. « Les chevaux anglais, écrivait-on de Crimée, fondent en campagne comme la neige au soleil ». Nous avons fait les mêmes remarques pendant la guerre. A part quelques montures d'officier, qui ont été l'objet d'attentions et de ménagements tout particuliers, le

pur-sang a souffert plus que tout autre cheval des privations et des fatigues de la guerre.

On peut convenir toutefois que pour parfaire l'éducation équestre des jeunes officiers, développer chez eux le goût du sport, leur faire connaître toutes les méthodes pratiques d'entraînement, il est bon de doter les régiments d'un certain nombre de chevaux de pur-sang, bien établis et capables de fournir une carrière honorable dans les épreuves militaires des hippodromes. Si les ressources budgétaires sont insuffisantes pour répondre pleinement à ces vues, il vaut mieux réduire le nombre de ces pur-sang, en le remplaçant par la qualité, que de continuer à envoyer dans les régiments — sous prétexte que le sang pur ne saurait mentir — ces pauvres claquettes, mal ficelées, qui portent misérablement tous les stigmates de la déchéance de la race. La Remonte ne doit pas être le déversoir des réformes des établissements d'entraînement, ni la cliente des maquignons de champs de courses.



Surveillance Hygiénique et Médicale *des Chevaux en dressage*

« Non nova, sed nove.....»

Ce serait une erreur de croire qu'un cheval tournera bien et rendra d'excellents services parce qu'il réunit toutes les qualités que l'on recherche chez un bon cheval où qu'il compte dans son ascendance des sujets d'élite qui ont fourni une carrière remarquable de travail, d'endurance, d'énergie, de santé. Mille causes peuvent entraver son essor et compromettre son avenir, depuis la maladie jusqu'au stupide accident.

Il est absolument nécessaire d'entourer les jeunes animaux, quels qu'ils soient, de précautions spéciales pour favoriser leur développement. Ainsi, les formes s'embellissent ; les proportions deviennent plus harmonieuses et on évite de cette façon les nombreux écueils de la période ingrate de la croissance. Des soins d'hygiène générale, d'alimentation, de travail et une gymnastique locomotrice, méthodiquement appliquée, sont indispensables pour faire un bon cheval d'armes.

Sans nul doute, la période la plus critique pour un cheval de selle est celle qui correspond à son dressage. Aussi l'arrivée des jeunes chevaux dans les régiments, qu'ils proviennent directement des lieux d'achat ou

qu'ils aient déjà subi dans les dépôts de transition un commencement d'acclimatement aux conditions de la vie militaire, doit être entourée de toutes les précautions que nous venons d'indiquer.

Le cheval commence là une vie nouvelle. Comme poulain, sa vie est toute végétative. A la mamelle, à la prairie, il prend sa nourriture au gré de sa faim. Libre de toute entrave, affranchi de la loi tyrannique du travail obligatoire qui fatigue et qui use, il n'obéit dans ses mouvements qu'aux caprices de sa volonté et de ses impressions instinctives.

Pour se plier aux exigences de ce changement de vie, l'organisme subit forcément des transformations intimes. Ce n'est pas sans danger que s'opère cette orientation nouvelle de nutrition sur des sujets incomplètement développés chez lesquels la moindre perturbation peut créer une dépression organique qui les rend vulnérables aux maladies.

Parmi ces maladies, dont les conséquences peuvent compromettre l'avenir d'un jeune cheval, on peut placer en première ligne la gourme et les affections typhoïdes en comprenant dans cette dernière appellation les pasteurelloses, gripes, angines et pneumonies infectieuses.

Les atteintes, même bénignes, de ces sortes d'affections ont parfois un retentissement grave sur le développement et la résistance des sujets. Des chevaux peuvent rester corneurs et d'autres gardent une déficience fonctionnelle du cœur, qui les diminue à jamais dans leur puissance physique.

Ces faits, bien connus des entraîneurs, sont la cause de fréquentes réformes de yearlings. Tel poulain, qui promettait une brillante carrière, présente, après une atteinte d'une de ces affections, une défaillance de volonté et d'énergie qui l'empêche de donner son plein effort. Suivant l'expression admise, « il ne veut plus s'employer ».

Cette défaillance n'est souvent que la conséquence d'une faiblesse cardiaque pathologique entraînant un essoufflement rapide au travail, des saignements de nez pendant le galop. Un grand nombre de ces amoindris fonctionnels nous arrivaient, avant la guerre, dans les régiments par la voie de la Remonte et c'est à leur égard que la perspicacité clinique du vétérinaire trouvait une excellente occasion de s'exercer fort utilement.

En dehors de ces conséquences sur la résistance du cheval, ces maladies peuvent occasionner de la rétivité et des difficultés de dressage. Le cheval qui souffre s'inquiète, s'impatiente, se tracasse pendant le travail et cherche de toutes façons à se libérer des causes de ses souffrances, même par des moyens violents.

Les exemples sont nombreux et nous avons souvent entrepris — avec des résultats encourageants — de traiter la rétivité comme une maladie organique dont la cause est parfois malaisée à découvrir : douleurs vertébrales, costales, abdominales ou simplement articulaires. Un traitement approprié et, dans certaines circonstances, un régime alimentaire spécial, un engraissement forcé pour les chevaux réputés d'un entretien difficile, suffisent pour faire disparaître ces écarts de caractère, lorsqu'ils sont d'ordre pathologique.

Cette susceptibilité des jeunes organismes à l'égard des maladies impose, vis-à-vis des chevaux en dressage, une surveillance médicale attentive dont l'importance ne saurait être contestée. On peut ainsi prévenir les séquelles fâcheuses des sortes d'affections que nous venons d'énumérer et atténuer la gravité de certaines indisponibilités dont les boiteries sont les motifs les plus fréquents.

Un certain nombre de ces boiteries relève de courbatures musculaires douloureuses que l'on désigne sous le nom de myosites de dressage et qu'il serait plus exact d'appeler myosites de fatigue. Elles cèdent le plus souvent à un repos de quelques jours.

Les plus graves et les plus rebelles sont celles qui résultent de l'ostéitisme. Elles procèdent de lésions progressives du système squelettique, bientôt suivies de déformations osseuses ou périarticulaires, qui entraînent d'ordinaire des indisponibilités de longue durée. Nous ne voulons pas insister sur cette affection, d'observation courante dans les régiments de cavalerie, étudiée d'une façon si magistrale par Joly, à laquelle tout fils de pur-sang paie un fort tribut. C'est un fait aujourd'hui bien établi que l'héritage du pur-sang contient une large part d'ostéitisme.

Il s'en suit que dans un groupe de chevaux du même dressage, tous ne se comportent pas de la même manière. Certains supportent sans fatigue les exercices imposés ; d'autres manifestent des signes de souffrance sous la forme de boiteries ou de courbature fébrile après le travail. Chez quelques-uns, on constate une sudation dont l'intensité n'est pas en rapport avec le travail demandé. Ce qui fait le mérite de l'officier chargé du dressage, c'est de savoir discerner les différences individuelles, le caractère, le tempérament de ses élèves afin de les faire travailler chacun dans sa normale. Lorsqu'un cheval refuse d'obéir, c'est souvent à la suite d'exigences incompatibles avec sa force ou son état de santé.

Les irrégularités d'allures sont presque toujours un indice de fatigue. Le cheval, qui peine sous le cavalier, qui travaille au delà de ses moyens, se détraque, se déséquilibre. Il forge ou il se coupe. Point n'est besoin dans ces cas de recourir au maréchal pour faire disparaître ces inconvénients par des modifications apportées à la ferrure. Il suffit de changer le cavalier ou de modérer le travail. Un repos bien réglé et une bonne nourriture préviendront le retour de toutes ces irrégularités de locomotion.

Le travail modéré et de longue durée est l'exercice le plus profitable parcequ'il est moins fatigant que le

travail court à allures rapides. Le travail calme sur la route détend les muscles, confirme le jeune cheval dans le mouvement en avant, l'habitue au bruit de la circulation et à la vue d'objets susceptibles de l'effrayer.

Il convient de proportionner le travail du jeune cheval à sa force physique, à la capacité fonctionnelle de ses organes plutôt qu'à sa puissance nerveuse afin de ne pas abuser de son ardeur généreuse et de son impétuosité. Pour qu'il puisse fournir le travail demandé, il importe de maintenir l'équilibre entre la dépense d'énergie et la réparation par les aliments.

Comme les transformations d'énergie se font suivant certaines lois, il est possible de calculer les besoins énergétiques d'un individu suivant sa taille, son poids et le travail à fournir. Mais les chiffres que l'on obtient ainsi n'ont qu'une valeur approximative, car l'organisme ne permet pas au biologiste des calculs d'une précision mathématique. L'équilibre de la nutrition chez un cheval qui travaille est soumis à des facteurs variables qui dépendent de causes individuelles difficiles à apprécier, parmi lesquelles le métabolisme nutritif et l'adaptation plus ou moins bonne de l'organisme au travail demandé constituent des inconnues d'importance.

Dans ces conditions, ce n'est qu'en abandonnant le domaine des hautes spéculations théoriques pour s'attacher aux réalités pratiques de l'expérience qu'un homme de cheval pourra résoudre le problème complexe que présente la composition des rations d'entretien et de travail d'un jeune cheval. Les arabes qui ont codifié les règles d'hygiène du cheval en préceptes et maximes, rédigés à la manière des versets du Coran, donnent à ce sujet de précieuses indications : « Quand tu viens d'acheter un cheval, étudie-le avec soin, donne-lui de l'orge progressivement jusqu'à ce que tu sois arrivé à la quantité qu'exige ses besoins. Un bon ca-

valier doit connaître la mesure d'orge, qui convient à son cheval, aussi bien que la mesure de poudre, qui convient à son fusil ».

En règle générale, si un cheval en santé maigrit au travail, c'est que le travail est excessif ou la ration insuffisante. De ce fait on peut tracer sa ligne de conduite dans l'alimentation du cheval en dressage.

Le dressage du cheval de troupe de cavalerie ne tend pas, comme celui du cheval de manège, à faire de cet animal un être susceptible de répondre d'une façon automatique et précise à la volonté du cavalier et d'exécuter tous ses mouvements avec la régularité du métronôme. Il a surtout pour but d'adapter l'organisme au travail spécial du service de la selle et d'équilibrer ses forces en vue des exigences de ce service.

Un cheval, ainsi éduqué, est moins un animal possédant, suivant la pittoresque expression de Baron, un clavier supplémentaire de réflexes qu'un cheval ayant suivi une sorte d'entraînement progressif qui le rend capable de fournir tous les efforts commandés par sa spécialisation au service de selle. Il a ainsi acquis l'ampleur respiratoire et une tonicité cardio-vasculaire nécessaires pour soutenir les allures vives en même temps qu'il jouit d'un équilibre de forces musculaires qui lui assure l'aisance des mouvements dans tous les terrains malgré le poids du cavalier.

Plus que tout autre travail, le service de selle exige cette adaptation préalable de l'organisme qui, tout en perfectionnant les aptitudes particulières de l'animal, développe sa rusticité et accroît sa résistance physique. L'absence de cette condition a été la cause des nombreux déchets, constatés en 1914, parmi les chevaux de réquisition affectés à la Cavalerie.

CONCLUSIONS

1°| *Le fond des effectifs de la cavalerie était constitué en 1914 de chevaux de qualité moyenne, produits plus ou moins sélectionnés de notre élevage national ;*

2°| *C'est le cheval de rang, calme et rustique, qui a le mieux supporté les fatigues et les dures privations des premiers mois de la guerre ;*

3°| *Les défaillances, constatées parmi ces chevaux pendant cette période d'épreuves, tiennent moins à un défaut de résistance qu'aux conditions défectueuses de leur utilisation, imposées par les circonstances ou résultant de la méconnaissance absolue des règles les plus élémentaires de l'hygiène générale des animaux au travail.*

4°| *Le pur-sang a manqué de rusticité et d'endurance. Il ne possède pas les qualités requises pour faire un bon cheval de guerre.*

5°| *Dans la cavalerie, les chevaux de réquisition n'ont rendu que très peu de services en 1914, parcequ'ils n'avaient pas été préalablement adaptés au service de la selle.*

6°| *Une des premières conditions, que doit*

remplir un cheval de troupe de cavalerie, est de ne pas se dépenser inutilement. Il doit être calme, peu irritable et robuste. Le cheval de troupe peut très bien se dispenser de brillant ; mais il lui faut du fond, de la rusticité et de la sobriété. Ce sont là, les premières qualités à rechercher. S'il ne les possède pas, c'est un mauvais cheval d'escadron quelque brillant qu'il soit.

7° Il est constant qu'un certain degré d'excitabilité nerveuse — sans irritabilité — est indispensable au cheval de cavalerie. Moins que tout autre, l'étalon de pur-sang peut donner cette qualité. L'amélioration par des étalons sélectionnés, appartenant à la race même, rendra les vieilles races françaises susceptibles de fournir à l'armée d'excellents troupiers, courageux, énergiques et calmes.

8° Un cheval de troupe ne faiblira pas devant les multiples épreuves de la guerre s'il possède les qualités suivantes :

a) de la vigueur sans nervosisme, facteur de bonnes allures, de fond et de calme dans le travail ;

b) une solide charpente qui donne au cheval la masse nécessaire pour porter aisément le cavalier et son lourd paquetage ;

c) de bons aplombs qui garantissent l'équilibre dans le travail et la solidité de sustentation. La régularité des aplombs est une qualité de premier ordre sur laquelle on ne doit jamais transiger ;

d) de bons pieds ;

e) du fond, de la rusticité, de la docilité.

Vu :

Le Directeur de l'Ecole
vétérinaire de Lyon,
F. X. LESBRE

Le Professeur de
l'Ecole vétérinaire,
F. X. LESBRE

Le Président de la Thèse,
Dr Fernand ARLOING.

Vu :

Le Doyen,
J. LÉPINE.

Vu et permis d'imprimer :

Lyon, le 3 avril 1925

Le Recteur, Président du Conseil
de l'Université,
J. CAVALIER.

BIBLIOGRAPHIE

F. X. LESBRE — Précis de l'extérieur du cheval.

JACOULET — Cours d'hippologie.

EUG. GAYOT — De la connaissance du cheval.

RICHARD DU CANTAL — Le cheval de service et de guerre.

V^{to} D'AVENEL — Le Nivellement des Jouissances.

A. LARDEYRET — Le surmenage des chevaux de la Cavalerie
en 1914.

JOLY — Les Maladies du Cheval de troupe.

CH. CORNEVIN — Eléments de Zootechnie Générale.

BARON — Dynamotechnie.

JOLY et TASSET — Recherches sur l'origine de la ferrure.

REVUE VÉTÉRINAIRE MILITAIRE 1922 — Statistique du S. V. de
l'armée pendant la guerre.

GÉNÉRAL BOULLAYRE — Historique du 2^e Corps de Cavalerie.

GÉNÉRAL DE BRACK — Aux avant-postes.



FORCALQUIER
IMPRIMERIE CH. TESTANIÈRE
1925

